

CHAPITRE 3 : LES CHRONIQUES D'ALBÂTRE

« Il y a mille façons de raconter une histoire : on peut en suivre les méandres pas à pas, en voyageant à pied sous le couvert des feuilles, sans connaître le paysage qui se déploiera après le prochain tournant. On peut en tracer la ligne droite, en un seul souffle triomphant. On peut ne suivre qu'un fil parmi toute la trame du tissu. On peut la regarder comme un objet lointain ou comme une partie de son propre corps. On peut en faire le tour, comme d'un palais, ou bien entrer à l'intérieur.

Je consacre ma vie à raconter Albâtre - à la décrire, à la penser, à en dessiner la carte, à en rendre des impressions fugitives parmi des événements historiques, à en faire parler les citoyens obscurs. Aussi, ne vous étonnez pas, lecteur, que vous soyez d'ici ou étranger, contemporain ou notre lointain descendant, si mes textes se superposent et parfois se répètent. C'est de leur multiplicité que naîtra peut-être l'enfant désiré de la vérité. Ne vous étonnez pas non plus si ma modeste personne apparaît dans mes lignes - car aucun narrateur ne peut se tenir en dehors de son récit; et j'ai choisi parfois de parler de moi, qui fais partie d'Albâtre, qu'Albâtre englobe et nourrit, moi qui la reflète de l'intérieur.

J'ai déjà raconté au jour le jour la chronique du premier mandat d'Aelenor, de l'an III à l'an XIII, et je suis en train d'écrire, au jour le jour, en suivant ses méandres pas à pas, la chronique de son deuxième mandat. Mais qu'il me soit permis, dans mon infinie liberté, de me retourner un moment, et, comme l'alpiniste arrivé au sommet, d'embrasser d'un seul coup d'oeil tout le chemin parcouru. »

Aumon déroula un peu son vélin, et souffla soigneusement sur l'encre. Il se trouvait dans la pièce où il passait le plus clair de son temps, et qu'il appelait « l'écritoire ». Cette pièce située à l'étage avait une fenêtre qui donnait sur la rue, et une ouverture de l'autre côté sur une petite galerie qui surplombait le patio. D'un côté, la perspective majestueuse de la Cité. De l'autre, le charme intime de son intérieur. Et, dans cet entre-deux, un espace clair, presque vide, où le regard n'était attiré que par quelques statues. Aumon s'y sentait en paix.

C'est tout d'abord moi-même que je veux mettre à nu : car ce qui m'est arrivé est

consubstantiel à ce qui est arrivé à la Cité, et l'on ne pourrait comprendre l'un sans l'autre. J'étais clivé, traversé en moi-même d'une frontière sanglante, béant, souffrant, comme une plaie vive. La Révolution avait réparé la plus grosse fracture; celle qui s'était creusée dans mon âme après avoir dû jouer un double-jeu aussi nécessaire qu'odieux. Ma participation à la branche active aura été mon exploit et mon crime - j'ai oeuvré pour le bien général en mentant à tous mes proches, persuadé que les intérêts de la Cité et ceux de ma caste n'étaient plus conciliables. Ce travail souterrain m' a usé, et, du jeune homme plein d'ambition et d'entregent que j'étais, il a fait un être solitaire. Puis, les responsabilités du gouvernement provisoire ont pesé sur moi comme un fardeau, que j'ai accepté par expiation, par sacrifice, et l'idée de me retirer du monde a pris forme en moi comme le chemin du salut.

Aujourd'hui, je suis en paix. L'harmonie coule à nouveau dans mon âme, comme une sève, un lait bienfaisant. Je suis en accord avec moi-même, et tous mes actes passés parviennent à trouver un sens. Je ne puis rien regretter, car le chemin qui m'a conduit jusqu'à moi-même était inévitable. La solitude ne me pèse pas - car j'aime sa profondeur, sa clarté, sa pureté. Mais à certains jours, elle m'effraie. Est-il encore un homme, celui qui rompt en visière avec ses semblables ? Est-il encore vivant ?

Albâtre, elle aussi, était marquée d'une frontière sanglante, que la Révolution a effacée. Son unité, terre promise mythique, a été trouvée, et habitée. Si, les premières années, l'origine des citoyens a gardé toute son importance, celle-ci s'est progressivement diluée, jusqu'à l'effacement. On ne parle plus aujourd'hui de natifs de Haute-Ville ou de Ville-Basse. On parle aujourd'hui des Citoyens d'Albâtre, et la langue elle-même a oublié ces différences. Amputée de l'Esprit les trois premières années, elle s'est recouverte elle-même, et l'Esprit, comme un phénix, est ressuscité plus fort. Une dimension spirituelle, une recherche de sagesse qui n'existaient pas en Haute-Ville, sont apparues - héritage fragile d'une communauté décimée, sublime débris d'une société meilleure - et cette spiritualité nous rassemble, et coule en nous comme une sève, comme un lait bienfaisant.

Mais, comme moi, Albâtre est solitaire, sublime de pureté et d'autarcie. Est-ce encore une Cité, celle qui a résolu toutes les différences ?

S'il faut raconter l'histoire de ce premier mandat d'une ligne droite et d'un seul souffle, il suffit

d'indiquer le cap suivi par Aelenor : à tout prix, partager le travail et les richesses, les corvées et la jouissance, les savoirs et les pouvoirs. Ce fut une idée simple et claire, un phare dans les ténèbres où nous pataugions depuis trois ans. Cette idée exigea des sacrifices, des difficultés infinies d'intendance, de gestion, un aplanissement permanent d'innombrables problèmes. Mais elle orienta Albâtre, avec la force propre aux grandes idées- elle fit un lit à ce fleuve indomptable, et fédéra le Cité.

Le partage du travail fut la plus grande affaire de ce mandat. Il fallut passer de l'économie des Guildes, qui avait plus ou moins perduré lors du gouvernement provisoire, à une économie radicalement nouvelle. Aelenor fit définir les besoins propres à la Cité ; elle prit en considération les besoins primaires comme les désirs culturels, le pain comme la musique, la maintenance comme les soins. Elle n'oublia pas ce qu'Albâtre devait produire afin de l'exporter, dans le cadre des échanges commerciaux, ni un surplus raisonnable pour faire face aux imprévus. Elle déclara alors que nul ne profiterait d'un excès de production, et que tout travail au-delà du nécessaire était à bannir. La monnaie, naturellement, comme aux temps de la Haute-Ville, fut reléguée aux échanges extérieurs. Toute capitalisation des richesses, tout accroissement de la puissance matérielle d'une personne, d'une famille ou d'un groupe, devenait dès lors impossible. On ne pouvait posséder aucune parcelle de la Cité, bâtie ou non bâtie, aucune usine, aucun champ. Cette collectivisation, déjà opérée au lendemain de la Révolution, dont la conséquence la plus visible fut un partage des palais d'habitation, avait déjà été amorcée lors du gouvernement provisoire et son principe en avait été accepté.

Le travail devenait donc une tâche collective, multiple, variable, et devait être partagé équitablement - les tâches les plus ingrates, les plus répétitives, les plus dures, celles que tout le monde savait faire, devaient être partagées entre tous. On les appela « les tâches universelles ». Il y eut donc un système d'astreintes, quelques heures par jour, pendant lesquelles on transportait des charges, nettoyait, désher bait, épluchait, distribuait. Au départ, il fallut combattre les habitudes d'oisiveté des natifs de Haute-Ville; cependant, la charge quotidienne n'étant pas excessive, et laissant beaucoup de liberté par ailleurs, cette astreinte finit par être acceptée et respectée par tous. Il existait également de nombreuses tâches spécifiques, qui ne pouvaient pas être assumées par tout le monde, et pour lesquelles on dressa une liste des citoyens compétents. Les tâches médicales, d'enseignement, de comptabilité, d'ingénierie, furent alors réparties équitablement

entre eux, en plus des tâches universelles. Les citoyens non qualifiés, pendant ces heures, durent choisir une formation : bénéficier d'un enseignement théorique, ou d'un compagnonnage pratique, qui les mènerait à terme à pouvoir assumer à leur tour des tâches spécifiques.

Comprenons bien l'esprit de ces lois : le but poursuivi n'était pas l'efficacité ou la productivité à tout prix, comme au temps des Guildes, mais la prévention systématique d'un système de castes. Il ne devait pas y avoir une caste de travailleurs qualifiés et une caste de travailleurs dédiés aux tâches universelles. Ainsi, même si le médecin épluchait moins vite, ou transportait des charges moins lourdes, il était important qu'il participât à toutes les tâches, qu'il côtoyât quotidiennement tous les citoyens sans distinction. Il suffisait de former plus de médecins, afin que la diversification de leurs tâches ne mît pas en péril la santé publique.

Dire que tout alla sans heurt, qu'il n'y eut pas de terribles fausses notes, des dissonances grinçantes, des protestations, serait un mensonge. Mais l'idée était là, généreuse et brillante, et elle donnait du sens aux sacrifices. On les supporta donc, et cette nouvelle économie, d'abord bancal comme un poulain nouveau-né apprenant à marcher, grandit en force et en stabilité. Aujourd'hui, si miraculeux que cela puisse paraître, ce système fonctionne. Les Citoyens d'Albâtre ne manquent de rien, et partagent le travail et ses fruits, dans une coopération tranquille, comme les convives d'un festin participant d'abord à sa préparation.